

P. ANGE-MARIE HIRAL, O. F. M.

STABAT  
MATER DOLOROSA

PARAPHRASE



PROVIDENCE MAISON MÈRE

MONTRÉAL

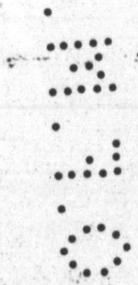
1912

52



National Library  
of Canada

Bibliothèque nationale  
du Canada



P. ANGE-MARIE HIRAL, O. F. M.

STABAT  
MATER DOLOROSA

PARAPHRASE



PROVIDENCE MAISON MÈRE  
MONTREAL

1912

BX 1955

C 32

no 2

P\*\*\*

Nihil obstat



Carolus Deeg, censor librorum.

14 augusti 1912.

Imprimatur:

15 août 1912.



Paul, arch. de Montréal.



AUX RÉVÉRENDES SŒURS  
DE LA PROVIDENCE.

---

C'est à votre intention, que j'ai écrit cette paraphrase du *Stabat Mater Dolorosa*.

Votre Institut est né du Cœur de Marie transpercé des sept glaives de ses douleurs. Marie vous a protégées et bénies, elle vous a gardées aux heures difficiles et les sept cierges qui brûlent tous les vendredis devant son image, sont un mémorial reconnaissant de cette maternelle protection. Vous devez tout à Marie, à Notre-Dame des Sept Douleurs, vous le savez. Aussi le chant de son supplice au pied de la croix de son divin Fils est devenu le chant traditionnel de

votre Congrégation. Souvent répété, il est toujours nouveau pour vous et toujours vous y trouvez une expression nouvelle de votre amour et de votre reconnaissance envers votre douce et tendre Mère. Vous y puisez toujours, sous le regard et à l'exemple de Marie, l'endurance dans le sacrifice, le dévouement et l'abnégation. Toute votre ambition est de partager les souffrances de Jésus et de Marie en soulageant la misère des pauvres, prenant sur vous leurs infirmités et leurs maux. .... )

Puissent les sentiments si pieux et si fervents du *Stabat* entretenir ainsi sans cesse dans votre âme la piété envers Notre-Dame des Sept Douleurs et la ferveur au service des pauvres qui est le service de Dieu.

L'AUTEUR DU STABAT

LE BIENHEUREUX JACOPONE DE TODI,

*Franciscain.*

Esprit pénétrant, génie élevé, imagination vive, Jacques de Benedetti avait tout ce qui peut faire un grand homme et un poète.

Dès sa jeunesse il s'adonna à l'étude du droit et y réussit admirablement.

De bonne heure il épousa une jeune fille douée des dons de la fortune et de la nature, mais plus encore des dons de la vertu. Ce n'est cependant point la sainteté que Jacques avait recherchée par son mariage, car il estimait la gloire

et les plaisirs du monde plus que Dieu. En esprit de vanité et de dissipation, il obligeait sa jeune épouse aux parures et aux fêtes mondaines contrairement à ses inclinations pieuses. C'est dans une de ces fêtes qu'elle trouva la mort, et dans cette mort Jacques trouva sa conversion. Touché par la grâce, devant le corps inanimé de sa chère compagne qu'il trouva couverte du cilice, sous les riches parures qu'il lui imposait, Jacques revint au Bon Dieu. Les prières ferventes de la victime avaient converti l'époux. Le calme succéda à la tempête soulevée par la mort, et le jeune avocat commença une vie toute nouvelle. Celui qui faisait ostentation de sagesse, par humilité et amour du Bon Dieu, se mit à simuler la

folie, pour recueillir plus abondante la moisson de mérites. Ses amis le délaissèrent, les enfants et les jeunes gens le poursuivirent pour s'amuser de sa folie, la cité de Todi prenait en pitié ce pauvre jeune homme qui avait perdu la raison à la suite de la mort prématurée de son épouse. Lui passait de longues heures au pied des tabernacles pleurant sur ses égarements passés, priant pour les égarés qui s'obstinent dans la voie de perdition.

Sortant de ses longues oraisons, il recommençait ses folies volontaires. Tout le monde le connaissait. On ne l'appela plus que Jacopone, terme de pitié et de dérision. L'histoire lui a conservé ce nom. Le directeur spirituel de ce

fou connaissait le trésor de sagesse et de vertu que cachaien les apparences : il le reçut dans le Tiers-Ordre de saint François. Un peu plus tard voulant se retirer plus complètement du monde, le pénitent demanda son entrée dans le Premier Ordre. Les Franciscains hésitèrent. Malgré la vie exemplaire qu'il menait, malgré sa piété : il y avait toujours cette réputation de folie qui les faisait craindre. Jacopone le comprit. Alors il composa un petit traité sur la vie intérieure qu'il présenta au Gardien du couvent. Il n'en fallut pas davantage, il était clair qu'un tel ouvrage ne pouvait sortir d'un cerveau déséquilibré. Jacopone fut admis, mais malgré ses études et son savoir, il voulut rester dans l'humble état de

frère convers. Il composa d'autres petits ouvrages qui ne sont pas tous venus jusqu'à nous. D'ailleurs, l'un d'entre eux devait suffire à l'immortaliser : Le *Stabat Mater*, cette hymne de la douleur de Marie, cette sublime prière à l'âme meurtrie de la Mère du Christ au pied de la Croix, lui demandant avec instances de partager ses larmes et ses peines. Son âme poétique chanta près de la crèche du Sauveur comme elle avait pleuré près de la croix ; il nous reste aussi de lui le *Stabat* de la crèche. La crèche et la croix, ces deux dévotions du séraphique François son père, furent aussi les deux amours du B. Jacopone de Todi.

La Vierge bénie qu'il avait chantée, vint le cueillir dans les dou-

leurs de la mort au jour de sa maternelle allégresse : Jacopone mourut le jour de Noël, lorsqu'à l'église conventuelle on chantait le *Gloria in excelsis Deo*.<sup>1</sup>

Que de fois, depuis, pour dire la douleur de Marie, l'Église a emprunté les sentiments du Bienheureux Jacopone. Et les âmes ont trouvé comme un écho du calvaire dans ces strophes pleines de compassion, de douleur et d'amour. Elles ont chanté cette complainte de l'humble convers franciscain pour s'unir aux larmes et aux peines de Notre-Dame des Douleurs.

---

<sup>1</sup> Le martyrologe franciscain le nomme en ce même jour.

PARAPHRASE DU STABAT

---

*Stabat Mater Dolorosa  
Juxta Crucem lacrymosa,  
Dum pendeat Filius:*

La Mère de Douleurs, Marie, se tenait debout, ferme, intrépide et courageuse au pied de la croix où son divin Fils pendait, attaché par des clous. Mais que de douleurs dans cette âme ! que de larmes dans ces yeux ! Elle est la Mère douloureuse, comme Jésus est l'Homme des douleurs. Le prophète l'avait vue par avance et s'était écrié : " A qui vous comparerai-je, Vierge, fille de Sion, à qui pourrai-je dire que vous êtes semblable ? votre douleur est grande comme la mer ! "

Toute l'amertume de la douleur s'est concentrée dans l'âme de Marie. Quoi d'étonnant ! Voyez à quelle extrémité ils ont réduit son divin Jésus. Ce Fils de Dieu descendu sur la terre et qui a trouvé un asile sacré dans son chaste sein, ce Fils qui dans sa tendresse enfantine s'est pendu à son cou, ce Dieu qu'elle a élevé dans ses bras maternels pour le présenter à l'adoration du monde, le monde n'a pas voulu le reconnaître et le recevoir, le monde l'attache à une croix, le monde le rejette de son sein ! Et Marie, la Mère, est là pour contempler le crime de la terre. Elle en pleure, ses yeux sont devenus des fontaines de larmes. Elle pleure pour tant de cœurs impénitents qui ne pleurent pas,

elle pleure pour tant de cœurs coupables qui ne veulent pas se laisser attendrir, pour tant d'égarés qui ne veulent pas revenir ; elle pleure pour ouvrir la fontaine des larmes aux âmes saintes. Debout, elle est la Mère douloureuse et larmoyante.

*Cujus animam gementem  
Contristatam et dolentem,  
Pertransivit gladius.*

Pénétrons dans l'intérieur de cette âme. — Ah ! sans doute, grande est la douleur de la mère qui voit son fils condamné à une mort ignominieuse. Ses joues sont pâles d'une pâleur de mort, ses traits sont tirés par la souffrance, à son front perle une froide sueur, ses yeux sont brûlés par des larmes amères,

ils sont cernés d'un cercle d'ombre. Cette tête se penche vers la terre, et si parfois elle se relève vers la victime qui se meurt, quel triste profil ! Ses mains enlacées l'une dans l'autre se crispent dans la violence de la douleur. Et cependant ce n'est là qu'un faible reflet des douleurs de l'âme gémissante, brisée, souffrante que le glaive traverse et torture. Ce glaive qui lui avait été prédit par le saint vieillard Siméon alors qu'elle présentait son Fils au Temple, ce glaive a fait sentir sa pointe, il s'est vivement enfoncé, il traverse ! C'est plus que son cœur de Mère, ce cœur si tendre, qui est percé par le glaive de douleur, c'est son âme toute entière. Glaive à deux tranchants qui la torture. Son âme délicate et sainte doit voir en effet

les outrages faits à son Fils et à son Dieu, elle doit entendre les blasphèmes et les sarcasmes, sentir toute l'âcre saveur du péché, supporter tout le poids de l'iniquité du monde. Et Marie gémit sous ces coups meurtriers, comme la biche sous les dards du chasseur, elle est broyée comme le grain sous la meule, elle souffre en sentant pénétrer le fer jusqu'au plus intime de son âme.

*O quam tristis et afflicta  
Fuit illa benedicta  
Mater Unigeniti.*

Quelle tristesse et quelle affliction ! Le Fils, entrant dans le jardin de son agonie n'avait-il pas dit : " Mon âme est triste jusqu'à la mort." Triste, d'une tristesse telle,

que sans un secours divin cette tristesse seule aurait donné la mort à Celui qui donne au monde et la joie et la vie. Cette incompréhensible tristesse faite de tous les délaissements humains, de tous les reniements, de toutes les trahisons, de tous les mépris, de toutes les indifférences, de toutes les profanations, de tous les sacrilèges, de tous les crimes, cette tristesse immense comme les espaces sans limite et sans fond, longue comme les siècles, multipliée par le nombre des âmes qui sont et qui seront, cette tristesse passe, avec ses mortels effets, de l'âme de Jésus dans celle de Marie.

O alors, combien avez-vous dû être triste et affligée, Mère bénie du Fils unique de Dieu. Et cepen-

dant vous aviez été faite dans un transport de joie de la Divinité, vous aviez été faite pour être heureuse, heureuse de votre pureté, heureuse de votre fécondité, heureuse de votre maternité. Vous aviez été faite pour apporter la joie au monde. Vous aviez été faite pour être la cause de notre joie. Votre sublime destinée était d'être bénie. Bénie par l'homme sur la terre, bénie par l'ange dans le ciel, bénie par toutes les générations, bénie par le Créateur éternel, bénie par le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Et voilà que vous, la joyeuse et la bénie, vous n'êtes que tristesse et qu'affliction. Tristesse et affliction d'autant plus profondes que plus sublimes devaient être votre joie et votre bonheur, ô Mère de l'Unique!

*Quæ mœrebat, et dolebat,  
Pia Mater dum videbat  
Nati pœnas inclyti.*

Et comment n'eût-elle pas été pleine de tristesse et d'affliction une Mère si tendre en voyant son Fils en de telles douleurs ! La tendresse de Marie ! Les peines de Jésus ! Plus grande sera cette tendresse, plus grandes seront ces peines, et plus aussi sera plongée dans la tristesse et la douleur cette douce et tendre Mère !

Dieu avait fait de Marie la Mère par excellence. En elle il avait concentré toute la tendresse des mères. Qui peut dire la tendresse d'une mère pour le fruit de ses entrailles ? Tout en elle est pétri de tendresse. Si elle aime, c'est encore avec plus de tendresse que

de force ; si elle se dévoue et s'im-  
mole, elle sait mettre de la ten-  
dresse dans le sacrifice. Elle a de  
la tendresse dans son sourire, de la  
tendresse dans son regard, de la  
tendresse dans ses larmes, de la  
tendresse dans son cœur surtout et  
même de la tendresse dans sa dou-  
leur ! Toutes les tendresses des mères  
sont centralisées dans l'âme de Marie.

*O Pia ! Pia Mater !* Et cette tendre  
Mère voyait souffrir son enfant et  
de quelles souffrances ! Souffrances  
que son cœur comprend d'autant  
mieux qu'il est mieux fait pour  
sentir toutes les angoisses et toutes  
les douleurs, qu'il est plus sen-  
sible et plus tendre. Oh ! alors,  
combien elle dut souffrir ; combien  
pénétrante et forte, poignante et  
terrible fut la douleur d'une telle

Mère devant les atroces tortures de ce bien-aimé Fils, tortures qu'elle était obligée de voir sans pouvoir et sans vouloir un instant en distraire ses yeux, sa pensée et son cœur.

*Quis est homo, qui non fleret,  
Matrem Christi si videret  
In tanto supplicio?*

Devant une telle douleur quel est l'homme qui resterait l'œil sec ? quel serait cet homme capable de voir la Mère du Christ plongée en un si grand supplice et cependant ne mêlant pas ses larmes aux siennes ? Hélas ! ne peut-on pas plutôt se demander : quel est l'homme qui pleure sur les douleurs de la Mère de Dieu ? L'homme a des larmes : il les verse pour un jouet

brisé, pour une bagatelle perdue, pour un amour déçu, pour un orgueil confondu. Il pleure de déception, de colère, de rage, il pleure de douleur sur ses maux du corps, sur la perte de ses amis et de ses proches. Mais qui pleure sur les douleurs de Jésus et de Marie ? Qu'elles sont rares les âmes assez pures et assez tendres, assez ferventes et assez compatissantes pour pleurer sur une douleur pourtant si grande. Quels efforts ne doit-on pas faire, que la méditation doit être profonde, attendrissantes les considérations pour arracher une larme, une larme à nos yeux si secs. Aussi, de quel incomparable prix sera cette larme versée sur la Passion de Notre-Seigneur et les douleurs de la divine Mère ! Perle

précieuse et plus précieuse que toutes les perles de la terre ! O Marie, touchez mon pauvre cœur, attendrissez-le, pénétrez-le de votre propre tendresse, pour que je ne puisse jamais vous voir souffrante et alarmée sans pleurer les larmes que méritent votre supplice et vos douleurs, en pensant que ces douleurs vous sont infligées par mes propres péchés. Que mes larmes de compassion soient aussi des larmes de contrition !

*Quis non posset contristari,  
Christi Matrem contemplari  
Dolentem cum Filio ?*

Changez-vous, ô mes yeux, en deux fontaines de larmes, à jamais intarissables, en contemplant la

Mère du Christ souffrant avec son Fils. Nul objet au monde ne mérite mieux les larmes et les pleurs. Les plus épouvantables catastrophes, que sont-elles, devant la divine catastrophe du Calvaire ? Là, quelques membres de l'humanité sombrent dans les flots, sont consumés dans les flammes, engloutis sous les ruines, fauchés par la mitraille, écrasés par les forces de la nature, broyés par les puissances factices de l'industrie humaine. Ici, c'est le Chef de l'Humanité, son Créateur, son Roi, son Dieu ! C'est la Mère des hommes, c'est la Reine des cieux. Ce sont les raisons d'être de l'humanité, pour qui cette humanité a été faite, la fin de toute existence, de toute vie, de tout être. Dans une suprême catastrophe, dans

un duel géant entre la Vie et la Mort, entre la Sainteté et le Crime, entre la Justice et l'Iniquité, la Vie meurt, la Sainteté est outragée, la Justice est condamnée. L'Humanité spectatrice du combat ne sait pas s'émouvoir, elle ne sait pas comprendre, encore moins pleurer ! Elle contemple, sans que la contrition l'envahisse, sans que la douleur la pénètre, sans qu'une émotion l'effleure !

O dureté du cœur humain, vois et contemple le Fils et la Mère dans les supplices du Calvaire, dans les angoisses de la Passion et brise-toi, pulvérise-toi. O miraculeuse dureté, que faudrait-il donc pour t'attendrir si les douleurs, le sang et la mort d'un Dieu, si les pleurs de Marié n'y parviennent pas ?

*Pro peccatis suæ gentis  
Vidit Jesum in tormentis,  
Et flagellis subditum.*

Mais qui donc, ô Marie, a pu infliger à votre Jésus de si cruels supplices? qui donc a fait couler de son front jusqu'à terre les gouttes de sang qui ont baigné la grotte de l'agonie? qui a chargé de chaînes les mains qui ont créé la liberté? qui, sans pitié l'a flagellé jusqu'au sang, jusqu'à réduire la chair en lambeaux, jusqu'à ne faire qu'une plaie de l'innocente Victime? qui, sans pudeur et sans vergogne, a craché à la Face adorable, qui l'a meurtrie d'ignobles soufflets? qui donc a pu voiler les yeux qui veillent sur le monde? qui a tressé cette douloureuse couronne d'épines

au Roi de gloire et de majesté ?  
Et ce roseau, sceptre de dérision,  
qui l'a placé aux mains de Celui  
qui régit l'univers ? Par qui les  
épaules du Souverain universel ont-  
elles été couvertes de ce haillon de  
pourpre ? quels ouvriers ont prépa-  
ré l'infâme gibet de la croix ? Dites-  
nous quelles sont ces plaies au mi-  
lieu de ses mains, qui donc a été  
assez inhumain pour enfoncer ces  
clous cruels ? Son vêtement est  
souillé de sang comme le vêtement  
de celui qui foule le raisin dans le  
pressoir, et d'où vient ce sang ?

Le criminel, l'auteur de tous  
ces forfaits, c'est le péché de la  
nation, et la nation de Jésus c'est  
l'Univers. Le péché, poids immense,  
a écrasé la douce Olive ; le péché  
a foulé aux pieds le Raisin ; il a

broyé le Froment ; le péché a flétri la virginale Fleur, le péché a meurtri le Fruit de vie, le péché a couvert de lèpre la Beauté infinie, le péché a voilé la Lumière incréée, le péché a terrassé la Force invincible, le péché a étreint l'Infini, le péché a donné la mort à la Vie, Mais en mourant Jésus a vaincu le péché.

*Vidit suum dulcem natum  
Moriendo desolatum,  
Dum emisit spiritum.*

Tous ces supplices de son doux Enfant, Marie les a eus sous les yeux. Les premiers sous les yeux de son âme, les derniers, tout à la fois et sous les regards de son corps et de son cœur. Quand les dis-

ciples endormis ne pouvaient pas même veiller une heure avec lui, Marie, elle, veillait. Comment aurait-elle dormi, la Mère, alors que le traître veillait pour faire son œuvre. Elle veillait, elle priait. Elle n'était point avec Pierre, près du feu qui pétillait, dans l'atrium, en cette froide nuit, mais son cœur de mère était près du cœur de Jésus, cette fournaise ardente de l'amour. Elle n'était pas fort éloignée du prétoire de Pilate et elle a entendu les cris sanguinaires qui demandaient la mort de son doux Fils. Et quand la sentence de mort sera sortie de la bouche et du pinceau du lâche Pilate, Marie se mettra à la suite de Jésus pour le voir. *Vidit*, elle le vit, ce doux Enfant, et quelle rencontre que

celle de ce Fils et de cette Mère ! Elle le vit désolé et mourant ! Elle le vit tombant sous le fardeau de la croix. Elle le vit maltraité par les bourreaux qui le frappent pour le forcer à se relever. Elle le vit ployant sous le poids qui l'écrase. Elle le vit nu et dépouillé, ce corps, fleur de sa virginité. Elle le vit s'étendre sur le bois du sacrifice, véritable Isaac. Elle le vit tendre ses mains aux bourreaux. Elle le vit donné en spectacle à la terre et au ciel, ouvrant ses bras au repentir et à l'amour. Elle le vit pâlisant peu à peu, perdant son sang. Elle le vit expirant. Elle le vit pencher sa tête et mourir ! Par la plaie ouverte elle vit son Cœur adorable. Cœur du monde ! Elle le vit !

*Eia Mater, fons amoris,  
Me sentire vim doloris  
Fac, ut tecum lugeam.*

Mais, courage, ô Mère, dans vos souffrances et dans votre douleur vous devenez une intarissable source d'amour. Quand on voudra aimer, aimer du véritable et pur amour, c'est à vous qu'on ira. Cet amour qui monte comme la flamme, qui brûle comme un charbon ardent, cet amour fort comme la mort, cet amour qui souffre parce qu'il aime, cet amour qui pleure, cet amour qui vit, cet amour qui triomphe, cet amour qui règne, c'est vous qui en êtes la source ! O Mère, faites donc que je pleure, faites que je souffre, faites que j'aime ! Que je pleure avec vous, que je souffre de

votre douleur, que j'aime de votre amour ! Pleurer avec vous sera ma plus douce consolation. Mes larmes se mêlant aux vôtres en recevront plus de mérite, elles seront d'un plus grand prix. Pleurer avec vous c'est pleurer sur Jésus, c'est pleurer sur moi-même. Sur Jésus, car vous pleurez sur lui comme on pleure sur un fils unique ; sur moi, comme on pleure sur un fils perdu ! Que je pleure avec vous et que nos larmes unies me convertissent, me purifient, me sanctifient. Que je pleure avec vous pour être consolé avec vous. Mais pour ouvrir la source de mes larmes, faites-moi ressentir la force de la douleur, la brûlure de son aiguillon. Faites-moi ressentir la peine d'avoir, par mon péché, crucifié Jésus et brisé

votre cœur maternel. Faites-moi sentir la douleur de la contrition pour m'épargner la douleur de l'éternel désespoir. O Mère, fontaine vive de l'amour divin, devant vous et devant le Ciel j'accuse mon crime, je m'en repens et je le pleure. Vous êtes toute bonne et toute miséricordieuse, faites-nous miséricorde !

*Fac ut ardeat cor meum  
In amando Christum Deum,  
Ut sibi complaceam.*

Mais surtout, Mère d'amour, faites que j'aime. Que j'aime d'un amour ardent. Mon cœur ainsi qu'une fournaise doit brûler d'amour pour le Christ-Dieu. Par cet amour puissé-je lui plaire après l'avoir tant offensé.

Puis-je approcher de votre croix, ô Christ mon Dieu, de cette croix que j'ai dressée à mon Sauveur? Oui, si j'en approche avec amour. La Croix, c'est le glorieux tronc de l'amour. Elle porte l'amour du Père, car : " Il a tellement aimé le monde que pour lui il a donné son Fils premier-né " dans l'éternité des siècles. Elle porte l'amour du Fils, car : " Il a tellement aimé les siens qu'il les a aimés jusqu'à cette extrémité. " Elle porte l'amour de l'Esprit-Saint dont le Corps sacré est le chaste fruit. Elle porte l'amour de Marie, car que pourrait aimer cette Mère sinon ce Fils adorable? Du haut de cette croix, l'Amour attire tout à lui avec une force irrésistible, pour tout y consumer dans l'amour. O

mon cœur, aime un Dieu qui t'a aimé si tendrement et si fortement, aime un Dieu qui pour toi meurt d'amour sur cette croix. Marie, ma bonne Mère, enflammez mon cœur de cet amour de séraphin qui consumait l'âme du patriarche Séraphique mon Père et qui le faisait s'écrier dans un enivrement extatique : Mon Dieu mon Tout ! de cet amour qui le faisait pleurer et gémir au pied de la croix de Jésus, qui le faisait répéter aux échos : L'Amour n'est pas aimé ! L'Amour n'est pas aimé ! De cet amour qui a imprimé dans sa chair les plaies de Jésus crucifié, qui a mis en ses pieds et en ses mains les clous divins, dans son cœur le coup de la lance !

*Sancta Mater, istud agas,  
Crucifixi fige plagas  
Cordi meo valide.*

Sainte Mère, ah ! ne m'épargnez pas, oui, faites : Imprimez profondément dans mon cœur les plaies de mon Jésus crucifié ! Qui pourrait le faire mieux que vous ? Et pourquoi ne le feriez-vous pas ? Seriez-vous donc avare de ces plaies pour les garder uniquement pour vous ? Assez longtemps mon cœur frivole a recherché la vanité, il veut les plaies de son Sauveur, ces plaies qui rendent sage. Assez longtemps, les traits empoisonnés ont fait en ce cœur des plaies que rongait la putréfaction, mettez dans ce cœur désabusé ces plaies qui guérissent. Et ne vous contentez point de

l'effleurer à peine du fer des clous et de la lance, enfoncez-les profondément, que ces plaies le traversent comme elles ont transpercé mon Jésus. " Ils ont vu celui qu'ils ont transpercé ". Que le Père éternel apaise sa justice en voyant dans mon cœur profondément imprimées les plaies de l'Agneau qui s'est immolé pour lui rendre l'honneur, la gloire, la bénédiction, l'action de grâces, ravis par le péché. Que Jésus voie ses plaies divines, profondes, dans l'âme de son rachat. Que le monde voie dans mon cœur les plaies de Jésus, pour que je puisse lui crier, comme le grand Apôtre : " Je suis crucifié pour le monde et le monde est crucifié pour moi. " Que le ciel et la terre voient que je suis marqué au cœur du

signe du Dieu vivant et véritable,  
car je porte dans ma chair les stig-  
mates de Notre-Seigneur Jésus-  
Christ ! O sainte Mère, comblez  
mes désirs, armez-vous, et de vos  
mains maternelles enfoncez bien  
avant dans mon cœur les plaies de  
ce divin Crucifié.

*Tui nati vulnerati,  
Tam dignati pro me pati,  
Pœnas mecum divide.*

Mais quoi, hésiteriez-vous, ô Marie,  
à me donner ces plaies ? A qui sont-  
elles ? Elles ne vous appartiennent  
pas, heureuse Immaculée, ce n'est  
point vous qui les avez faites ! Il  
est vrai que c'est votre Enfant, né  
de vous, qui est ainsi blessé, mais  
n'est-ce pas pour moi qu'il a

souffert ? Malheureux, au lieu de l'aimer j'ai outragé cette Victime, c'est moi qui ai été et la cause de sa mort, et l'ingrat qui l'ai demandée, le juge impie qui ai porté la sentence et surtout le bourreau qui l'ai cruellement exécutée. C'est moi, je l'avoue en pleurant, qui ai porté ces coups, qui ai déchiré ces chairs divines, c'est moi qui ai enfoncé ces rudes clous, c'est moi qui ai violemment poussé le fer de la lance jusqu'à percer le Cœur de mon Dieu. C'est mon œuvre ! Le triste et lamentable ouvrage de mes crimes. Et tout cela Jésus a bien voulu le souffrir de moi et pour moi. Il en a tant souffert, ô Mère, alors partagez avec moi. Vous avez vos titres de possession, j'ai les miens : il est

votre Fils ; il est ma Victime. Partageons ce précieux trésor de ses divines plaies, de ses souffrances, de ses peines, de ses douleurs, de ses gémissements, de ses soupirs, de ses larmes, de son sang, partageons ! Mais si ma malice n'est pas un titre, ô Marie, voyez alors mon indigence. J'ai besoin des mérites de la Passion de mon Sauveur, j'en ai besoin comme le famélique a besoin de nourriture, comme le cerf altéré a besoin de l'eau vive, comme l'indigent a besoin de tout. Je suis affamé, je suis altéré, je suis pauvre, ô Marie, partagez avec moi les peines de votre Fils, c'est pour moi qu'il a tant souffert !

*Fac me tecum pie flere,  
Crucifixo condolere,  
Donec ego vixero.*

O douce Rachel, qui pourra vous consoler? Votre Fils est crucifié! Nous ne pouvons adoucir vos larmes qu'en pleurant pieusement avec vous, nous ne pouvons calmer vos douleurs qu'en souffrant avec vous, sans adoucissement et sans relâche tout le temps de notre vie. O pieuses larmes, ô sublime douleur, ô brisement de cœur, ô torture de Marie notre Mère! Serons-nous les véritables enfants de cette inconsolable Mère si nous ne savons pleurer avec elle. "Vous n'oublierez pas les pleurs et les gémissements de votre Mère" a dit le Seigneur, et comment les oublier ces pleurs qui

ont coulé sur le Calvaire alors qu'au pied de la croix Marie nous enfantait dans la plus grande des douleurs? Sa virginité féconde n'avait point connu les rigueurs de la loi commune, châtement du péché, en donnant le jour au Créateur du monde. Mais quand elle a dû enfanter à la vie de la grâce l'humanité tout entière, que de larmes, que de gémissements, que de douleurs! C'est dans l'atrocité de ces douleurs maternelles, dans les spasmes de son cœur, dans les meurtrissures de son âme, qu'elle entend la voix mourante de son Fils lui dire du haut de cette croix où il livre cette vie qu'il tient d'elle: "Femme, voilà votre fils!" Au pied de cette même croix, écoute, ô mon âme, c'est la même voix qui parle, c'est le

même cœur qui dicte : “ Voilà votre Mère ! ” O Marie, vous êtes donc ma Mère et je suis l'enfant de votre douleur, vous m'avez enfanté dans les larmes, laissez-moi pleurer avec vous ! Vous m'avez engendré au pied de la croix de Jésus, laissez-moi compatir aux souffrances de mon Sauveur. Vous m'avez donné la vie, laissez-moi vous aimer tant que je vivrai. Vivre sans vous aimer serait une ingratitude. Je veux pleurer, souffrir et aimer avec vous !

*Juxta crucem tecum stare,  
Et me tibi sociare,  
In planctu desidero.*

Rien n'a pu vous arracher du pied de cette croix où votre Amour est crucifié. Ni la violence des sol-

dat, ni l'horreur du supplice, ni les cris et les blasphèmes de la foule, ni les imprécations des ennemis haineux, ni la vue énervante du sang, ni la souffrance, ni la fatigue, ni les serremments de cœur, ni la douleur de l'âme. Vous vous êtes tenue auprès de la croix, vous la Vierge délicate, la femme tendre, la mère aimante. Vous vous êtes tenue ferme quoique brisée de douleur, courageuse quoique anéantie de peine, vivante tout en mourant avec votre douce Vie qui est Jésus. Debout vous avez enduré là, sans recul, et sans faiblesse d'âme, tout ce que la douleur a voulu faire tomber sur vous. La douleur vous a écrasée sans vous abattre, elle vous a inondée sans vous submerger, elle vous a immolée sans vous faire

mourir. Là, debout, au pied de cette croix vous avez souffert dans votre cœur tout ce que votre divin Fils souffrait dans son corps et dans son âme. Vous deviez être la reine des martyrs. Reine intrépide, vous deviez donner l'exemple de la constance et de la fermeté à tous ceux qui devaient donner leur vie pour le Christ sous la dent cruelle des bêtes, sous le fer du bourreau, sous les ongles déchirants, dans les flammes ou dans les glaces, dans le plomb fondu, sur la croix ou sur l'échafaud. Et tout chrétien doit être un martyr ! O Marie, faites que je me tienne près de vous et près de la croix. Associez-moi à vos douleurs. Près de vous je serai fort, près de vous je serai ferme, près de vous je serai persé-

vérant. Près de ma Mère qui me montrera le ciel, volontiers, j'accepterai la souffrance pour entrer ainsi dans la gloire.

*Virgo virginum præclara,  
Mihi jam non sis amara :  
Fac me tecum plangere.*

O Vierge, la plus vierge de toutes les vierges, ne restez pas sourde à mon humble prière, ne résistez pas à mes pressantes supplications, ne me refusez pas plus longtemps l'objet de ma demande. Avec le Séraphique Docteur Saint-Bonaventure, votre dévoué et dévot serviteur, je me prosterne devant vous et je vous demande les plaies de mon Jésus. Oh ! ne me soyez pas amère ! J'insisterai avec importunité, s'il le

faut, j'insisterai jusqu'à ce que je sois exaucé. Si pour me chasser de votre présence, ne voulant pas accorder ma demande, vous employez la violence et les coups, votre rigueur me fera pleurer avec vous. Si dans votre sévérité à mon égard vous m'abandonniez avec indifférence et mépris, ce que je mérite sans doute, cette conduite de votre part, de la part d'une Vierge si compatissante et d'une Mère si tendre me remplirait de confusion, d'amertume, de douleur. Cette indifférence serait une plaie à mon âme, et ainsi je ne me retirerais de vos genoux sans les plaies et les douleurs que je vous demande. Il vous sera impossible de me refuser, le refus lui-même serait la concession de la grâce que

j'implore ! Frappez ! que ce soit les coups de votre rigueur, que ce soit les coups de votre tendresse, que ce soit votre vengeance ou votre miséricorde, votre sévérité ou votre bonté, frappez, je veux les douleurs de votre âme, les plaies de mon Sauveur, je veux pleurer avec vous, Vierge la plus illustre des vierges, je ne me retirerai point de votre présence sans avoir été consolé en partageant vos larmes, sans avoir été soulagé en portant ma part du poids de vos douleurs, sans avoir été guéri en ouvrant dans mon cœur les plaies de la Passion et vivifié par la mort de mon Dieu.



*Fac ut portem Christi mortem,  
Passionis fac consortem,  
Et plagas recolere.*

Je veux porter en moi la mort de mon Sauveur pour que sa vie se manifeste en mon corps mortel. Cette mort c'est ma vie ! La croix ignominieuse c'est l'étendard de la victoire de Jésus, le signe de son triomphe, le sceptre de sa domination, le trône de sa royauté, la clef de son empire. O Marie, faites qu'avec fierté, je porte la croix de Jésus-Christ. Cette croix, scandale pour le Juif, est mon édification, la source de ma force, le soutien de mon courage. Cette croix, folie pour le gentil, c'est ma sagesse à moi, et je ne veux savoir autre chose que Jésus et Jésus crucifié.

Faites donc, ô Mère, que je porte la mort du Christ Jésus. Que le signe de cette mort brille sur mon front comme sur la couronne des rois, qu'il y soit la lumière de mon intelligence, la fermeté de ma volonté, la virilité de mon caractère. O Croix divine, plante-toi dans mon cœur comme tu es plantée dans le Cœur même de Jésus et sois à ce cœur fragile une indomptable force, à ce cœur frivole le gage de la mortification, à ce cœur si souvent exposé, un bouclier impénétrable ; sois-lui le préservatif de son innocence, la conservation de sa pureté, la réhabilitation de ses chutes, l'ancre de son espérance, le signe de la réconciliation, le témoignage de l'amour. O Marie,

faites que je porte ainsi la mort de votre Fils. Si je vous oublie, ô Passion de mon Jésus, que ma droite soit vouée elle-même à l'oubli. Si je ne me souviens point de vous, ô plaies de ma rédemption, que je sois moi-même effacé des pages du souvenir ! Si je vous oublie et si je ne vous porte, ô mort de mon Jésus, comment me reconnaîtra pour sien et Marie la Mère des Douleurs et Dieu lui-même le Père des miséricordes ?

*Fac me plagis vulnerari,*

*Fac me cruce inebriari,*

*Et cruore Filii.*

Plaies divines imprimez-vous dans ma mortelle chair ! Que mes pieds soient transpercés afin qu'ils ne puissent plus courir après la vani-

té trompeuse, mais qu'ils soient fixés dans la voie des commandements, des ordonnances et des conseils divins ! Que mes mains soient, elles aussi, percées des clous de mon Jésus, pour qu'elles distillent la myrrhe de la mortification et des bonnes œuvres. " Vos flèches, ô mon Dieu, se sont plantées en moi et vous avez posé sur moi votre puissante main ; vous m'avez touché et vous avez mis du feu dans mes os." Je ne me plains pas. O Marie, blessez-moi plus encore des plaies de votre divin Fils. Mais les plaies et le feu ont allumé en moi une inextinguible soif, et je veux m'enivrer de la croix, m'enivrer du sang de mon Sauveur, du sang de votre Fils. O Dieu Jésus, laissez-moi " approcher mes lèvres des fon-

taines du Sauveur pour y boire avec joie." Est-ce trop de témérité de la part d'un pauvre pécheur ? Mais n'est-ce pas vous qui m'avez dit : " Venez aux eaux d'une éternelle vie, venez et buvez, abreuvez-vous à longs traits ? " N'est-ce pas vous qui m'avez fait et des promesses et des menaces : " Qui me boit sentira jaillir dans son sein une source qui remonte à la vie éternelle ! Si vous ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. " Je veux la vie, éternelle et divine, et je viens à la croix. Je viens au sang, je viens au cœur et je veux boire, et je veux me désaltérer, et boire encore, et m'enivrer. Je ne veux point être déçu, c'est bien le véritable sang de mon Jésus que je veux boire, c'est bien lui que je

puise au calice de bénédiction. Vous boire, ô Dieu, vous boire et m'enivrer de vous !

*Flammis ne urar succensus,  
Per te, Virgo, sim defensus,  
In die judicii.*

Je ne veux point connaître d'autre soif, je ne veux point supporter d'autres ardeurs, endurer d'autre feu. Passions de la terre, qu'êtes-vous près de Jésus? Désirs terrestres, vous expirez devant l'ardeur des célestes désirs ; feux des amours coupables, vous n'êtes que glace près des ardentes flammes de l'amour divin. O Vierge, soyez ma défense. Comme Agnès la martyre, je ne veux point admettre d'autre amant, qu'il se retire de moi cet

appât de mort, car Jésus crucifié a mis en moi la marque de sa croix, il a rougi mes joues de son sang, il m'a orné des bijoux de ses plaies, des perles de sa passion, des bracelets et des colliers de ses chaînes, il m'a environné de ses douleurs, il a infiltré en moi la vie de sa divine mort. O vous, la Vierge et la martyre par excellence, protégez-moi contre toute attaque perfide de la chair et du sang : préservez-moi du piège des yeux et des filets du cœur ; préservez-moi des enchantements de la sirène, et des insinuations de l'aspic. Préservez-moi de la parole flatteuse et du rugissement du lion : préservez-moi du souffle corrupteur et du démon du midi. Après avoir été ma défense en cette vie, soyez encore

ma défense à l'heure de ma mort. Quand mes ennemis se réuniront pour me tendre leurs derniers pièges, me tirer leurs dernières flèches, faire leurs derniers efforts, par vous, Vierge, que je sois défendu ! Après, encore, quand mes yeux se seront fermés, quand mes oreilles n'entendront plus, que mon cœur aura cessé de battre et que mon âme aura quitté sa prison, rompant ses chaînes, alors, par vous Vierge, que je sois défendu au tribunal de mon juste Juge, en ce jour terrible de l'irrévocable jugement.

*Christe, cum sit hinc exire,  
Da per Matrem me venire  
Ad palmam victoriae.*

O Christ, quand, ainsi que vous, je devrai quitter ce monde, expirer en disant comme vous : “ O mon Père, je remets mon âme entre vos mains !”, donner mon dernier soupir dans un dernier acte d’amour ; quand, pour moi, comme pour vous, “ tout sera consommé, ” et que ma tête s’inclinera dans le repos, par votre Mère, accordez-moi de venir cueillir la palme de la victoire. Par votre Mère, qui vous accompagna dans votre agonie, par votre Mère qui entendit votre dernier cri, par votre Mère qui reçut votre dernier soupir, qu’elle soit aussi présente à ma dernière heure,

pour prier près de mon chevet  
comme elle pria près de votre croix.  
Si souvent dans ma vie je lui ai  
répété : Sainte Marie, Mère de  
Dieu, priez pour nous pécheurs,  
maintenant et à l'heure de notre  
mort. Ainsi soit-il ! qu'il en soit  
vraiment ainsi. Par votre Mère, qui  
est aussi la mienne, j'espère arriver  
à la palme de la victoire et du  
triomphe. N'a-t-elle pas avec vous  
triomphé de la mort et du péché ?  
qu'elle triomphe encore en moi du  
serpent infernal, auquel elle a écri-  
sé la tête de son pied virginal.  
Qu'il ne soit pas dit qu'il rempor-  
tera sur vous, ô Dieu Rédempteur,  
la victoire en mon âme. " Nous  
vous en prions, venez au secours  
de vos serviteurs que vous avez  
rachetés par votre précieux Sang."

Nous vous en prions par votre Mère. Que tant de travaux et de peines, que tant de douleurs et de souffrances ne soient pas à jamais perdus. Assurez votre légitime conquête et donnez-nous la palme de la victoire par Marie votre Mère.

*Quando corpus morietur*

*Fac ut animæ donetur*

*Paradisi gloria. Amen.*

Quand mes yeux obscurcis se seront fermés aux faibles lueurs de la terre, quand mes oreilles n'entendront plus les vaines rumeurs d'ici-bas ; quand mon cœur aura cessé de battre ses derniers coups, quand mon corps aura terminé ses dernières convulsions et qu'il se refroidira déjà s'acheminant rapide-

ment vers la corruption, la pourriture et la poussière, à mon âme, ô Marie, ouvrez la gloire du paradis! Ouvrez-moi les yeux vrais, faits pour contempler les beautés infinies de mon Dieu, pour voir celui que les Anges adorent, pour se fixer sur la Lumière éternelle. Ouvrez mes yeux pour que je puisse vous voir, ô Marie, Beauté surhumaine, splendeur de la Divinité, Belle à ravir! Ouvrez mes oreilles et que j'entende comme le bon larron pénitent, contrit et confiant : " Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis," que j'entende la voix invitante de la Trinité me dire : " Reste avec nous !" Que j'entende le Maître dire à son serviteur : " Entre dans ma joie. " Que je vous entende, ô Marie, voix de tourterelle, voix de

colombe, m'appeler du désert à l'éternelle Patrie. Que j'entende les harmonies angéliques, mélodieuses, autour de votre trône. Donnez-moi de nouveaux sens pour goûter combien le Seigneur est doux, pour sentir ce qui surpasse tout sentiment, pour saisir l'incompréhensible. Donnez-moi surtout un nouveau cœur, dont les pulsations soient éternelles, qui puisse vous aimer éperdument sans se rompre, brûler sans se consumer, battre sans s'épuiser jamais, laisser déborder son amour et toujours le voir croître ! Donnez-moi le fruit de la Passion de mon Sauveur, le fruit de vos maternelles douleurs, le Paradis de gloire, la gloire du paradis !

AMEN.